

THÉÂTRE

Un couple en crise

TERMINUS
de Feydeau

Didier Bezace met en scène trois pièces en un acte de Feydeau pour en extraire la drôlerie, mais aussi pour tracer le double portrait d'un ménage bourgeois. Avec l'aide d'Anouk Grinberg, il réussit à renverser les perspectives habituelles. Théâtre de la Commune, Aubervilliers, tél. : 01.48.33.93.93. Jusqu'au 7 avril.

Didier Bezace est un metteur en scène qui va toujours voir l'autre côté des choses. Il pousse les pièces dans leurs retranchements, pour leur faire dire ce qu'elles cachent. Si aujourd'hui il s'empare de Feydeau, ce n'est pas pour le monter comme au boulevard. C'est pour écouter et faire entendre un secret que l'on n'avait peut-être pas perçu. « Terminus Feydeau » rassemble trois pièces en un acte, qui sont jouées presque intégralement (il y a juste quelques coupures) et suivent une ligne, celle de l'histoire d'un couple. Est-ce le couple de Feydeau lui-même et de sa femme (qui s'adorèrent, puis ne surent plus s'aimer) ou un couple comme tout le monde ? En tout cas, l'auteur a mis beaucoup de lui-même et de son pessimisme dans ce versant de son œuvre.

Mise en scène à rebrousse-poil

Première pièce : « Léonie est en avance ». Une épouse est d'une nervosité insupportable : enfin, elle pense qu'elle va accoucher le jour même. Sa mère et la sage-femme viennent faire peser la loi matriarcale. Le mari est totalement exclu de la marche des événements et traité comme un domestique. Plaçant cette pièce, comme les deux suivantes, sur une tournette qui permet de passer de la chambre au salon et à l'entrée, Didier Bezace n'est pas à cheval sur l'exactitude temporelle. Le mari est en maillot de corps et la femme de ménage lit des magazines. Peu importe. C'est l'oppression du monde féminin qui est accusée jusqu'au cauchemar.

Deuxième pièce : « Feue la mère de Madame ». Un mari rentre dans la nuit après avoir pris un peu de bon temps au Bal des Quat'zarts, où il était déguisé en Louis XIV. Il espérait ne pas faire de bruit, mais il a oublié sa clef. Une scène carabinée commence, amplifiée par la présence de la bonne et l'arrivée d'un messager des mauvaises nouvelles. A présent, la mise en scène de Bezace bascule. C'est encore un cauchemar. Le messager est lilliputien, comme la sage-femme de l'acte précédent, mais ce couple n'est pas un

couple de façade, comme on l'a toujours cru. Ce mari et cette femme qui se chamaillent ont des gestes de tendresse et de sensualité. Contre toute attente, le spectacle se met à prendre le parti de la femme.

Troisième et dernière pièce : « On purge bébé ». Cette fois, le couple se querelle parce que leur enfant ne veut pas avaler son médicament, mais aussi parce que la maison est mal rangée par une épouse peu soucieuse de ses devoirs domestiques et mondains. Maintenant, le spectacle multiplie les idées inattendues. L'enfant n'apparaît presque pas mais fait savoir qu'il refuse son traitement par des messages qui arrivent au bout d'une flèche ou d'un parachute ! Bezace va plus loin. Il ajoute une nouvelle conclusion : le mari s'en va, et la soirée se termine dans un tohu-bohu prometteur d'autres événements.

On pourra être décontenancé par cette vision paradoxale, qui prend parfois le spectateur à rebrousse-poil. D'ailleurs, le rythme est lent, pour mieux décortiquer les inconséquences du ménage bourgeois. Le rire n'est irrésistible que dans la dernière partie. Le pari n'en est pas moins réussi, grâce à Anouk Grinberg qui arrive à être constamment lumineuse en se démenant dans les rôles et les habits d'une mégère et d'une souillon. C'est là le miracle du spectacle : faire naître la grâce là où sont la laideur et la haine. Les autres interprètes, Thierry Gibault – remarquable en homme éteint et dépassé –, Corinne Masiéro, Alexandre Aubry, Jean-Claude Bolle-Redat, s'expriment avec une minutie qui inquiète. Voilà un étonnant Feydeau, décalé mais non distordu.

G. C.



Anouk Grinberg et Thierry Gibault remarquables dans un Feydeau paradoxal et décalé